
M A N U S C R I T

LA MORT D'ILIA ILITCH

de Mikhaïl Ougarov

Traduit du russe par Yves Barrier

cote : RUS09D828

Date/année d'écriture de la pièce : 2000

Date/année de traduction de la pièce : 2009

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

LA MORT D'ILIA ILITCH**MIKHAÏL OUGAROV**

Pièce en deux parties, et onze tableaux
Variation à partir d'«Oblomov», roman d'Ivan GONTCHAROV
Traduit du russe par Yves Barrier.

PERSONNAGES

ILIA ILITCH OBLOMOV

ZAKHAR serviteur d'Oblomov

ARKADI docteur

ANDREÏ IVANOVITCH STOLZ

OLGA SERGUEEVNA ILINSKAÏA

AGAFIA MATVEIEVNA PCHENITSYNA

MACHA et VANIA, enfants de Pchenitsyna

PREMIER COMMISSIONNAIRE

DEUXIEME COMMISSIONNAIRE

« Je, soussigné, certifie, en apposant mon cachet, que le secrétaire de collègue Ilia Ilitch Oblomov souffre d'hypertrophie cordis cum dilatatione ejus ventriculi sinistri (*hypertrophie du cœur avec dilatation du ventricule gauche*) dont l'évolution peut menacer dangereusement la santé et la vie du malade par des attaques répétées, résultant, comme il est à supposer, de la fréquentation quotidienne du bureau. En raison de quoi, pour prévenir toute répétition et aggravation des crises, je juge nécessaire que M. Oblomov cesse pour un temps de remplir sa fonction, et lui prescrite de s'abstenir de toute activité intellectuelle ou autre. »

ACTE PREMIER

Scène 1

(Un jeune homme, à l'air décidé, entre dans la chambre. Il a une mèche rebelle sur la nuque, qu'il n'a pas pu lisser dans l'entrée, bien qu'il s'y soit essayé dès l'escalier. Il a les joues rouges, avec des fossettes.)

ARKADI Bonjour. Pour parler net, vous avez déjà été, certainement, prévenu de ma visite. Et mon nom, bien sûr, vous a été communiqué par votre précédent médecin. Mais permettez-moi, cependant, de me présenter... Hum...En fait, j'aimerais, sans chichi ni cérémonie... Appelez-moi tout simplement Arkadi Mikhaïlovitch. Et vous, je suppose, vous êtes Ilia Ilitch ?

(Il s'aperçoit alors qu'il n'y a personne dans la pièce. Il pousse un soupir de soulagement, et se met à rire. Il pose son sac de voyage par terre, tire une chaise, et s'assied.)
(D'une voix mécontente, presque hargneuse)

Qu'est-ce que ça signifie « Vous avez déjà été prévenu de ma visite » ?...Et « on vous a déjà donné mon nom ? »...C'est idiot. Et pourquoi on aurait déjà donné mon nom. ? Ça fait bien prétentieux, comme si c'était un nom célèbre, et que tous devraient dire aussitôt : « Ah, c'est vous le fameux... ». Se présenter en bonne et due forme, sans se hâter, sans s'émouvoir. Il faut parler lentement, en pesant bien ses mots. Garder ses lunettes pour avoir l'air sérieux. Voilà. *(Il essaie)* Oui. Je viens de quitter les bancs de l'université. Mais j'ai passé brillamment ma thèse de docteur en médecine. J'ai pratiqué. A l'hôpital Oboukhov, ce n'est pas rien ! Un an et demi à l'institut des maladies nerveuses à Vienne, comme auditeur.

(Il se lève, arpente la pièce, l'air important, et parle comme s'il imitait quelqu'un)

Voyez-vous, mon cher, votre précédent médecin, Karl Ivanovitch, que j'estime profondément...Il vous a bien fait part de son refus de vous soigner ? Parce qu'il ne voyait pas de maladie chez vous. *(Avec un sourire moqueur)*. Ou qu'il n'avait pu faire de diagnostic. *(De nouveau sérieux)* Il a pris conseil avant de se décider. Comme un seul homme, ils n'ont décelé en vous aucune trace de maladie. *(Avec fiel)* Ou ils n'ont pas pu la nommer. *(D'une voix de nouveau paisible)* On m'a proposé l'affaire, et j'ai aussitôt accepté. Les maladies nerveuses sont ma spécialité, et mes collègues ont jugé que c'était une raison suffisante pour qu'ils me repassent votre mal. Je m'occupe, voyez-vous, d'aliénés.

(Une voix sourde se fait entendre, on ne sait d'où)

-- Je ne suis pas un aliéné ! Où voyez-vous ici des maladies nerveuses ?

(Arkadi est effrayé. Il s'assied craintivement sur la chaise, inspecte la pièce, mais ne voit personne.)

ARKADI. Toute maladie est la conséquence d'un traumatisme nerveux, imperceptible, bien sûr.

LA VOIX. Toute maladie ? Et si quelqu'un, par exemple, s'est fait mal au genou ?

(Arkadi, apeuré, tourne sur sa chaise, cherche son interlocuteur, mais il ne voit toujours personne)

ARKADI. S'il s'est fait mal au genou ? Hum...Un bon docteur demanderait « Pourquoi as-tu fait cela ? »

LA VOIX. Diable...Par hasard. Comme ça.

ARKADI. *(Avec ardeur)* Pas comme ça. Il n'y a pas de hasard. Tout vient de la tête. Il s'est fait mal au genou...ça signifie en fait, que, sans en avoir conscience, il a voulu se punir.

(L'étonnement de l'interlocuteur est tel que celui-ci est contraint de se montrer. Il sort de sous une grande table ronde recouverte d'une nappe verte, ornée de glands, descendant jusqu'au sol. Le bord de la nappe de la nappe se relève, et apparaît la tête d'Ilia Ilitch Oblomov.)

OBLOMOV. Il s'est puni ? Et pourquoi ?

ARKADI. Il a fait quelque chose de mal, et il s'est puni lui-même.

OBLOMOV. Je n'ai rien fait de mal

ARKADI *(Avec autorité)* Chaque homme est coupable de quelque chose.

(Oblomov se tait. Il est visiblement d'accord)

Permettez-moi, vous aviez sans doute fait tomber quelque chose ? Et ça a roulé sous la table ? Vous l'avez trouvé ?

OBLOMOV. Non.

ARKADI. Alors, je peux peut-être vous aider ?

OBLOMOV. Je n'ai rien laissé tomber. Rien n'a roulé.

ARKADI. Pourquoi donc, si je peux me permettre, vous être glissé sous la table ?

OBLOMOV. Je suis là, simplement. C'est ma petite maison.

ARKADI. Quoi ?

(Oblomov, en geignant, sort de sous la table. Il met les mains au-dessus de sa tête, faisant un angle aigu ressemblant à un toit pointu)

OBLOMOV. « Je suis dans ma petite maison ! » C'est ce qu'on dit. Si, par exemple, vous et moi nous jouions à chat, ce ne serait pas bien de me toucher si j'avais fait comme ça (*Il met les mains au-dessus de sa tête*) et si j'avais dit « Je suis dans ma petite maison ! »

ARKADI. (*En plein désarroi*) Eh bien...

OBLOMOV. Je vous ai eu !

(*Silence*)

(*Aimablement*) Oblomov. Ilia Ilitch.

ARKADI. Permettez-moi de me présenter...En fait, appelez-moi simplement...

OBLOMOV. Arkadi Mikhaïlovitch.

ARKADI. Votre précédent docteur, Karl Ivanovitch...

OBLOMOV. M'a prévenu. Et il m'a donné votre nom.

ARKADI. Je viens de terminer mes études. Docteur en médecine. J'ai travaillé à Vienne, à l'institut des maladies nerveuses.

OBLOMOV. Et à l'hôpital Oboukhov.

ARKADI. L'école de pathologie nerveuse à Augsbourg, la Salpêtrière à Paris, le docteur Jean Martin Charcot...

OBLOMOV. (*L'interrompant*) Et à chat ? Vous jouez ?

ARKADI. (*Après un temps*) Vous n'auriez pas reçu un coup sur la nuque ?

OBLOMOV. (*très aimable*) Si, sur toutes les parties de la tête. Le front, quand je descendais une colline en traîneau, et le sommet du carafon, quand, mal réveillé, j'ai buté sur le seuil. La tempe contre une encoignure, quand on ne m'a pas servi de pâtés au poisson. La nuque, quand les brigands cosaques m'ont abattu d'une balle. L'occiput, car ce n'était pas le bon pied pour la polonaise...Le sinciput, quand les servantes sortaient la soupière du buffet. J'ai eu un tel coup sur le sinciput que je suis resté un quart d'heure dans les pommes. On a eu du mal à me faire revenir à moi...Est-ce que j'ai bien tout énuméré ? (*Il péroré très rapidement*) Attendez, la tête, c'est le visage, et la tête dans son ensemble. On ne touche pas au visage. Bien que j'aie eu l'arcade sourcilière fendue, mais on n'en parle pas, on l'a dit. Prenons la tête, est-ce que je n'ai rien oublié ? La tête se compose du sommet, des tempes, (ça, ce sont des mèches de cheveux), de la nuque (on dit aussi l'occiput, ou l'arrière de la tête). Continuons, le pariétal, l'occipital... (*Il reprend haleine*) C'est tout, je crois !

ARKADI. (*Enthousiaste*) Vous êtes un véritable fou !

(*Oblomov le regarde avec tristesse. Il soupire, se glisse de nouveau sous la table, et laisse retomber le pan de la nappe.*)

Où êtes-vous ?

OBLOMOV. Je suis parti.

ARKADI. Vous êtes fâché ?

OBLOMOV. Je suis dans ma petite maison.

ARKADI. Pardonnez-moi, je vous en prie, ça m'a échappé. Je ne comprends pas moi-même comment...

(Silence)

Je vous demande pardon ! Je vous le promets, je saurai me tenir ! Ilia Ilitch !

OBLOMOV. Qui est là ?

ARKADI. Arkadi Mikhaïlovitch. Docteur en médecine.

OBLOMOV. Qu'est-ce que vous voulez ?

ARKADI. Bavarder.

(Silence)

(Il cogne contre la table) Toc, toc, toc !

OBLOMOV. Qui est là ?

ARKADI. Des invités.

OBLOMOV. Je n'ai pas dit de laisser entrer. Les coqs n'ont pas encore chanté. Aux premiers chants, vous serez le bienvenu.

ARKADI. *(Après avoir gonflé sa poitrine)* Co- co -ri- co !

OBLOMOV. Qui est là ? Les chiens n'ont pas encore aboyé.

ARKADI. Ouaf, ouaf !

(Silence.)

La nappe s'est relevée. Le visage d'Oblomov apparaît)

OBLOMOV. *(Ravi)* Vous êtes fou !

ARKADI. *(Tout rouge)* Adieu.

(Il tourne brutalement les talons, et sort)

OBLOMOV. Vous êtes fâché ?

(Oblomov sort promptement de sous la table et, les mains au-dessus de la tête, -la petite maison – court après Arkadi)

Zakhar ! Zakhar ! Apporte le thé, nous avons des invités !

ARKADI. Je ne veux pas de votre thé. Je n'ai besoin de rien ! Et je ne vous soignerai pas !

OBLOMOV. Comment vous ne me soignerez pas? Vous avez pourtant promis à Hippocrate, vous avez prêté serment à la faculté... *(Il crie)* Mais je vais mourir !

(Arkadi se tait)

ARKADI. *(Avec intérêt)* Vous avez donc peur de mourir ? Vous êtes si malade ?

OBLOMOV. Je suis très malade.

ARKADI. Et où avez-vous mal ?

OBLOMOV. Je ne digère presque plus. J'ai une lourdeur au creux de l'estomac. Le pyrosis me torture sans répit. Mes jambes sont enflées. J'ai des orgelets. Tantôt à l'œil droit, tantôt à l'œil gauche. Mon cœur est sclérosé, je respire mal. Et parfois, sans raison, j'ai des spasmes, des convulsions... Hier, voilà que j'ai la lèvre qui a enflé soudain... Une mouche, sans doute, m'avait piqué. La nuit, je tousse. Surtout quand j'ai soupé. Parfois je viens de m'endormir, et brusquement c'est comme si quelqu'un me frappait la tête, ou commence à m'étrangler. Ou bien, je ne peux me réveiller, sauf quand je n'arrive plus à dormir. J'ai les yeux gonflés de larmes, et le visage tout chiffonné. Si je reste allongé, j'ai une tache rouge sur la joue. Et quand je suis mal réveillé je parle avec une autre voix que la mienne.

(Arkadi lui prend le pouls)

(Montrant sa poitrine, avec anxiété) J'ai dans la poitrine quelque chose qui ne va pas, et j'ai même du mal à respirer... Il y a quelque chose qui remue et qui bat... A gauche, j'ai chaud, à droite, j'ai froid. Ici c'est mou, et là c'est dur... Mon côté gauche est raide comme un piquet... Karl Ivanovitch m'a prescrit d'aller en cure, à Kissingen ou Ems. Et de me soigner avec du raisin au Tyrol. Il m'a conseillé l'air marin, un paquebot, et en route vers l'Amérique !

ARKADI. *(Se retenant de rire)* En Amérique ?

OBLOMOV. Qui va en Amérique ? Les Anglais seulement ! Le Seigneur les a faits de telle manière, qu'ils ne trouvent pas où vivre chez eux. Mais chez nous, qui voyage ? Quelque tête brûlée à qui la vie importe peu.

ARKADI. *(En ayant fini avec le pouls d'Oblomov)* Le pouls est bon, régulier.

OBLOMOV. Karl Ivanovitch parlait d'hypertrophie du cœur. Avec dilatation du ventricule gauche.

ARKADI. Hypertrophia cordis cum dilatatione ejus ventriculi sinistri ?

OBLOMOV. Vous mourrez, disait-il, d'une attaque, si vous restez tout le temps couché sur votre divan.

ARKADI. Et vous restez couché ?

OBLOMOV. Où aller ?

ARKADI. Sortez simplement dans la rue.

OBLOMOV. J'ai peur.

ARKADI. Dites-moi, n'avez-vous pas éprouvé une grande frayeur dans votre enfance ?

OBLOMOV. Bien sûr que si ! Plusieurs fois. (*Avec ardeur*) Une fois j'ai eu très peur. C'est quand le poids de l'horloge est tombé par terre. J'ai eu du mal à m'en remettre.

ARKADI. Qu'y avait-il là d'effrayant ?

OBLOMOV. Mais, la fin du temps !

ARKADI. Comment vous êtes-vous soigné ?

OBLOMOV. Des crêpes avec des mûres, ça m'a aidé. Il y a eu une autre fois : la domestique avait laissé tomber son sarafane à l'entrée de l'étuve. Et j'ai vu alors, qu'elle... n'avait rien...vous savez bien... elle n'avait pas de petit oiseau.

ARKADI. Quand j'étais enfant, on disait « petit loup ».

OBLOMOV. (*Éclatant de rire*) Pourquoi « petit loup » ? Est-ce que ça mord ?

ARKADI. (*Se troublant et rougissant*) Eh bien, dans un sens, ça... (*Reprenant un ton professionnel*) Donc, cela vous a effrayé ?

OBLOMOV. J'en ai tressailli. Je me suis mordu la langue.

ARKADI. Comment vous êtes-vous soigné ?

OBLOMOV. Mon ami d'enfance, Stolz, Andreï Ivanovitch, m'a dit comment ça se soignait. Mais je n'ai pas essayé une seule fois.

ARKADI. Pourquoi n'en avez-vous pas parlé ? Ça veut dire que vous n'avez pas connu de femme ? Vous n'avez pas de vie sexuelle ?

OBLOMOV. Je n'en ai pas. A Oblomovka, il n'y avait qu'Anioutka. Et Prascovia. Petite-Lida, et Nathalia-Chaudron. Et encore Antonina-Ne m'attends pas. Mais, n'allez pas croire, ça ne compte pas !

ARKADI. Attendez, pourquoi chercher à m'embrouiller ? D'un côté, pas de femmes, la continence et ce qui s'en suit, et d'un autre, il y a des femmes... Un homme ne peut pas...

OBLOMOV. (*Précipitamment*) Je ne suis pas un homme.

ARKADI. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

OBLOMOV. Je suis Oblomov.

ARKADI. Oui, mais...

OBLOMOV. Oblomov est plus qu'un homme !

ARKADI. Permettez !...

OBLOMOV. La moitié sont des hommes, et la moitié sont des femmes, tout autant, exactement. Comment puis-je dire que je suis un homme ? Puisque je deviens aussitôt une moitié à la place d'un tout ! Vous voulez me diviser en deux !

ARKADI. Ce ne sont que des mots. Je ne veux pas vous couper en deux avec un couteau !

OBLOMOV. Vous me coupez ! Voilà ce que me conseillait Karl Ivanovitch...L'amour, disait-il, brûle la bile, et amollit ce qui est sous la ceinture...Mais j'évite les dangers, et me méfie du mal. Voyez-vous, je suis timide...

ARKADI. Où voyez-vous donc le danger ? Le mal ?

OBLOMOV. Les femmes !

(Silence)

ARKADI. *(Fermement)* Et voilà, Ilia Ilitch ! Vous êtes gravement malade ! Mais je ne vous soignerai pas !

OBLOMOV. Comment ça, ne pas me soigner ? Mais je vais mourir !

ARKADI. Non, non, je ne vous soignerai pour rien au monde ! Je ferai une seule chose : je vous donnerai le nom de votre maladie.

OBLOMOV. Dites le moi donc tout de suite !

ARKADI. Comme vous êtes impatient ! Je ne suis pas un médecin juste bon à faire des saignées ou des piqûres de morphine. Je suis docteur en médecine. Vous voulez que je vous montre ma carte professionnelle ? La science a fait aujourd'hui de tels pas, que ça en coupe le souffle. Votre cas est difficile, et ne souffre pas la précipitation. Bien sûr, je vous donnerai le nom de votre maladie, mais pas maintenant. Il faut d'abord appliquer les méthodes les plus modernes de l'analyse psychique.

OBLOMOV. Mais qu'est-ce que ça peut me faire à moi que vous lui donniez un nom ? Est-ce que le nom va faire cesser mes maux de tête ?

ARKADI. Donner à une maladie le nom qui lui convient est nécessaire pour vous comme pour moi. Pour moi c'est une question d'honneur professionnel.

OBLOMOV. Et pour moi ? La sclérose du cœur, ça va la soigner ?

ARKADI. Les méthodes les plus récentes nous enseignent qu'il faut lutter contre l'ignorance. C'est elle qui vous tourmente, n'est-ce pas, et non les maux de tête ou le

durcissement du cœur ? La science montre que dès qu'un malade connaît le nom de sa maladie, hop, elle disparaît d'un seul coup.

OBLOMOV. Qu'est-ce que c'est que ce traitement ? Un seul mot, c'est ça ?

ARKADI. *(Avec mépris)* Pas besoin de clystère !

OBLOMOV *(Hésitant)* Mais vous avez bien un petit marteau et un petit tuyau pour écouter ? Les docteurs en ont.

ARKADI. Et le petit marteau, et le petit tuyau.

OBLOMOV. Vous me laisserez donner des petits coups ?

ARKADI. Et je vous laisserai écouter.

OBLOMOV. *(Soulevant avec précipitation le pan de la nappe)* Entrez donc ! Soyez mon hôte !

(Arkadi se glisse sous la table. La nappe retombe derrière lui)

SCENE 2

(Oblomov est allongé sur un divan. Il porte une robe de chambre de perse, que nous n'avons pas eu le temps de décrire dans la première scène, une véritable robe de chambre orientale, sans rien qui rappelle l'Europe.

Ample, on peut s'entourer deux fois avec. Sans glands et sans taille ; les manches s'élargissant de plus en plus de la main à l'épaule. Moelleuse, souple, très légère, elle s'adapte au moindre mouvement du corps.

Les pantoufles sont très confortables ; dès qu'il pose les pieds sur le sol, Oblomov s'y glisse, sans regarder.

Près de lui, Zakhar, son domestique.

Celui-ci tient un balai et une pelle pour les balayures)

ZAKHAR. En quoi suis-je coupable qu'il y ait des punaises sur la terre ? Est-ce que c'est moi qui les ai inventées ? Je n'ai pas inventé non plus les souris. Ces bêtes-là, les souris, les chats, les punaises il y en a beaucoup partout. On ne peut pas surveiller chaque punaise, ni les poursuivre dans les fentes du bois. Balaie, Zakhar, enlève la poussière dans les coins, demain il y en aura autant. Quelle vie il a Zakhar ? Il vaudrait mieux rendre son âme à Dieu !

(Oblomov regarde le plafond, sans répondre)

Et voilà que tantôt vous m'avez demandé pourquoi c'était propre chez les autres ? Là, en face, chez l'accordeur allemand ? Et où ils prendraient la saleté, les Allemands ? Regardez donc comment ils vivent ! Toute la famille a un seul un os à ronger pour toute la semaine. La redingote passe du père au fils, et du fils au père. La mère et les filles ont des petites robes toutes courtes, et elles ramènent leurs jambes sous elles. D'où qu'elle viendrait, la saleté ?